

DEUX VILLES ANÉANTIES ⁽¹⁾

Quant au tableau de Boilly, il a péri sous le monceau de charpentes calcinées et de pierres éclatées qui marquent aujourd'hui l'endroit où le sanctuaire dédié à Notre-Dame de Pitié dressait sa svelte tour. Aux bords de l'Yser, la destruction de l'église Saint-Nicolas n'a-t-elle point émietté la dentelle du jubé et livré aux flammes le magistral Jordaens ?

Avec un art entendu, des mains circonspectes et une vénération toute filiale, une petite-nièce de Boilly avait, peu d'années avant la guerre, restauré le tableau. Elle l'avait débarrassé des couches successives de vernis qui le noircissaient et, par un procédé à elle, dégrasé de façon à rendre bien nette la scène d'enterrement qui s'y trouvait représentée dans le décor exact de la Grand'Place où subsistaient quelques pignons à redents et des façades de pur style hispano-flamand. On pouvait lire désormais en quelle année l'œuvre avait été exécutée par « Louis-Léopold Boilly, âgé de quinze ans ». Et cette date élucidait un point obscur et jusqu'alors controversé de la biographie de l'artiste, entre l'époque où il était élève aux Académies de Douai et le moment où il était

devenu l'hôte, le protégé et l'ami de Mgr de Conzié, évêque d'Arras.

On y voyait dans leur costume officiel, manteau à double collet, souliers à boucles, culotte courte, veste à basquines et perruques à queue enrubannée sous le bicorné, les confrères de Saint Roch. C'était une compagnie de Charitables, instituée, lors d'une épidémie de peste sur la ville, pour l'ensevelissement des pauvres et l'accomplissement des œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde. Une légende, repérée naïvement par les lettres de l'alphabet, désignait à gauche par leurs nom, prénoms et qualités, les figurants dont le futur peintre de l'*Atelier d'Isabey* avait dessiné les portraits authentiques. Et ce cortège de notables m'évoqua, la première fois que je le vis, les sociétaires de la Ghilde dixmudoise, cinq fois séculaire, de Saint Georges qui tenait ses réunions dans la Groot Joorishof ⁽¹⁾ aux tourelles piriformes et dont les membres, hier encore, portaient pour les parades en ville l'habit écarlate à revers, avec culotte et bas blancs.

A l'arrière-plan de sa composition, Boilly avait peint l'ancienne église de La Bassée qui s'accotait à la grand'place et qui flamba le 5 mai 1855, un soir anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, alors que sur les tours vermoulues on avait imprudemment allumé des fusées et des feux de Bengale. Dans l'une de ses nefs latérales se trouvait le tombeau de Don Francisco de Mellos qui représentait dans la ville l'autorité des princes de Castille et de Léon, vers la même époque que le chevalier Pedro de San Ivan était gouverneur de Dixmude où il reposait dans un mausolée polychrome voisin du chœur auprès de Dona Maria, son épouse.

VI

Qu'est devenue Mlle Marguerite Boilly, si discrète, si douce et si sincèrement modeste, une de ces belles figures de province qui portent dans la vie et dans l'art le poids trop lourd d'un célèbre héritage ?

Elle peignait, comme son aïeul, originaire d'Hinges, dans le Pas-de-Calais, tout près de là, à quelques kilomètres du front actuel. Elle avait un réel et robuste talent. Mais peu de personnes connaissaient ses œuvres, parce qu'elle travaillait en autodidacte, sans maîtres, à l'écart et n'exposait point aux salons. Elle avait, à l'étage de la vieille maison familiale, installé son petit atelier.

(1) V. la *Revue Bleue*, nos 23 et 24, 1918.

(1) La Cour Saint-Georges.

Elle y avait réuni patiemment et pieusement beaucoup de souvenirs de l'illustre ancêtre et d'un autre parent moins connu, André Boilly, qui était un xylographe et sculpteur original et ingénu (1). Parmi ces objets de son culte, elle brossait elle-même d'un pinceau soigneux, des scènes de son pays natal : intérieurs rustiques où s'était conservé le pittoresque d'antan, paysages de la plaine septentrionale à l'automne et portraits de « cafus » d'Artois, les jolies filles charbonnières, brunes au teint bistré, aux cheveux de nuit, aux larges yeux noirs amoureux en qui se perpétue chez nous le type et l'ardeur de la race castillane.

Cet œuvre entier de peinture a péri, sans doute, dans l'émiettement de la petite imprimerie de la porte d'Estaires où j'imagine que, sur les antiques pédalettes, on avait dû tirer jadis, avant la gloire, quelques-unes des meilleures épreuves lithographiques de Louis-Léopold Boilly. Il me plaît de penser que le *Fais ce que dois* teinté dont Mlle Boilly détenait je crois bien l'exemplaire aujourd'hui unique, ou telle réplique curieuse de la *Marche des Incroyables*, étaient sortis des presses à bras de l'obscur atelier basséen.

Il ne s'était ni modifié, ni modernisé depuis le temps. On y pénétrait toujours par une porte basse et étroite et il fallait descendre à l'intérieur pour y être de plain-pied les trois marches de pierre qu'on avait gravies de l'extérieur. On continuait d'y composer lentement, à nombre restreint et avec un souci extrême de la perfection typographique, les « faire-part » de naissance, de mariage et de décès des gens aisés de la localité et de la région.

Les diverses affiches, vertes, jaunes ou saumon qu'on suspendait sur un cordon dans les estaminets des villages du Nord et du Pas-de-Calais pour annoncer « par le ministère de maître Buisine, notaire », des ventes de peupliers carolins, de saules et de pâtures ou des cessions de fermes après décès, s'estampillaient toujours de la firme notoire : « Boilly, imprimeur-lithographe. »

L'imprimerie Boilly et son matériel démodé a

(1) Cf. : LÉON BOCQUET : *Les deux Boilly*, Revue Bleue, 29 juillet 1911. Il y a — doit-on écrire il y avait ? — plusieurs œuvres d'André Boilly au Palais des Beaux-Arts à Lille. C'est là aussi qu'il fallait aller pour retrouver le souvenir du peintre. Louis-Léopold Boilly y était représenté par le délicieux portrait de Julien Poilly, un chef-d'œuvre de délicatesse et de grâce, par *Le jeu de pied de Bœuf*, scène aimable de « main chaude » en famille, par *Le Triomphe de Murat* et l'ample collection de portraits des peintres réunis dans l'Atelier d'Isabey.

dû être, à l'extrémité est de la ville, une des premières maisons atteintes par la mitraille germanique braquée d'Illies, sur La Bassée, en octobre 1914. Et Mlle Boilly, seule ou presque seule au monde, est peut-être, à moins d'un pire destin, en exil comme tous ses compatriotes échappés au bombardement et chassés à l'arrière des lignes allemandes jusqu'à Genech. Evacuée ou rapatriée, je me la représente, timide, effarouchée, abattue, inconsolable quelque part, loin de ses reliques perdues et des œuvres auxquelles sa vie était si étroitement liée.

Car la destruction a été sans merci de la ville pitoyable. Il en reste seulement un amas de gravats et de cendres que l'herbe et les ronces couvrent déjà d'un revêtement d'aridité et d'oubli. Et c'est une dernière et pathétique similitude avec la ville disparue des bords de l'Yser, cette fin dramatique dans le premier automne rouge de la guerre. Les deux sœurs douloureuses si pleines d'analogies dans leur passé sont semblables également dans l'atroce agonie et l'abominable barbarie qui marqua les rapides étapes de leur effacement. S'il y eut, en effet, à Dixmude, l'épisode épouvantable de l'attaque des tanks à pétrole et l'éventrement par les obus des bacs pleins, le liquide enflammé se propageant de watergang en watergang jusqu'à la forteresse inquiétante de la minoterie cuisant et carbonisant nos blessés (1), il y eut à La Bassée, pour parfaire entre les deux cités, la ressemblance d'autodafé et de martyr. L'incendie systématique des réservoirs d'alcool.

« Pour se venger, nous a dit un témoin de l'affaire, de la résistance opposée à l'avance ennemie par les territoriaux français et les troupes britanniques, eut lieu la représaille inhumaine, atroce, terrible.

« Sur la ville encerclée d'où venaient de s'évader les sublimes défenseurs, s'abattit, pendant des heures, une pluie de projectiles d'une violence inouïe.

« Des distilleries repérées, des cuves de trois-six perforées et culbutées, le feu jaillit en langues voraces, se répandit à travers les rues par larges nappes incandescentes, étendant de proche en proche l'incendie dans la ville basse jusqu'au port d'eau qui parut flamber à son tour, enfermant les maisons comme dans une coulée de métal en fusion.

« Oh ! ce fleuve de feu dévorant les débris de la ville dans le crépuscule agonisant ! De loin, j'ai vu le punch infernal rougir le ciel. Cepen-

(1) Cf. CHARLES LE GOFFIC : *La guerre qui passe*, Paris, Bloud et Gay, 1916.

dant, au milieu de la géhenne, hurlant de frayeur et de douleur, les malheureux habitants traqués essayaient d'échapper à l'asphyxie, au supplice imminent de devenir des torches vivantes. Mais c'était pour s'embrocher sur les baïonnettes allemandes postées à toutes les issues donnant sur la campagne où était le salut. De l'inoubliable vision de la fournaise, une déchirante lamentation de femmes, de vieillards et d'enfants monta jusqu'aux étoiles. »

On a parlé davantage de Dixmude pour déplorer la perte de l'incomparable reliquaire d'art que c'était là et le bouleversement des blancs enclos de paradis où aimaient s'abriter les âmes innocentes et se reposer les pèlerins du songe et du silence. Mais j'ai regardé des photogravures allemandes de l'état de dévastation de La Bassée; j'ai regardé des agrandissements de vues de Dixmude prises par la section de photo aérienne de l'armée belge. Il n'y a point, dirait-on, de différence entre ceci et cela. On reste confondu devant ces preuves du nivellement égalitaire du double cataclysme. De part et d'autre, c'est la terre de désolation, de pestilence et de mort, un paysage d'épouvante, une vision d'apocalypse, un chaos d'avant la genèse. Du néant.

Comme je comprends, dès lors, Pierre Nothomb, s'écriant d'un créneau des tranchées de l'Yser, au spectacle égarant ses yeux :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! Les uns m'avaient dit, c'est Pompéi déserte et muette, les autres m'avaient peint la ruine outragée où se vaudrait l'orgie du vainqueur. Ni ceci, ni cela. C'est une chose qu'on ne peut imaginer, une horreur nouvelle. C'est un amoncellement monstrueux de cendres, de briques et de poussières : rien à identifier, rien à reconnaître... Elle est tombée tout entière, pulvérisée, piétinée, écrasée. Le feu, les pluies, le fer, la pioche, les mines, les tempêtes se sont acharnées sur ce qui restait d'elle. Elle avait souffert dans sa vie, elle n'a même pu garder la paix de la mort. Elle est la négation d'une ville, la ruine décomposée (1)...

Ainsi de La Bassée. Et il n'importe de savoir si la cendre et les végétations d'ensevelissement cachent là plus de beauté et de poésie, enfouissent plus de trésors massacrés qu'ici; le sacrifice est pareil et pareils l'agonie et le sacrilège du viol et du meurtre qui rend ces lieux à la fois sacrés et maudits comme ces déserts désignés au courroux divin par les imprécations des prophètes.

Et je songe aux vers de Maurice Gauchez. Le poète-soldat est monté, durant sa garde aux postes belges, sur l'observatoire élevé de béton qui domine le confluent de l'Yser et du canal d'Handzaeme et la plaine noyée par la mer débordée. Il a cherché le plateau où fleurissait naguère le jardin clos du béguinage. Il a cherché Dixmude :

Je n'ai vu qu'un brouillard errant au ras du sol.

Et moi aussi, un jour de l'autre année, des collines bleues du grand Vimy, j'ai voulu revoir La Bassée : l'hospice Saint-Jean, l'Hôtel de Ville et le talus gazonné, rue de Lille, où un haut calvaire semblait accueillir le visiteur et bénir la ville. J'ai cherché La Bassée, mais je ne l'ai point retrouvée. Je n'ai vu là-bas, sur l'horizon flagellé, au milieu des fracas d'une double canonnade sans fin, qu'un peu de cette fumée qui s'élève des trous d'obus, peut-être la vapeur du puits de l'abîme dont a parlé le solitaire de Pathmos.

LÉON BOCQUET.

(1) PIERRE NOTHOMB : *L'Yser*, Paris, Perrin, 1916.